

Quand un parent va mourir...

Aimer, être aimé. Encore et toujours.

De tous les vœux qui accompagnent la naissance d'un enfant, celui-ci pourrait bien être le premier. Et chacun espère : qu'il soit heureux ! Tant de vœux de bonheur, d'heureuses et bonnes années, d'occurrences favorables lui sont par la suite adressées.

Les parents que nous écoutons et accompagnons dans le temps d'aggravation de leur maladie, qui sont confrontés à la fin de leur vie, sont profondément soucieux de l'épreuve imposée à leurs enfants. Faut-il qu'il me voit dans cet état de fatigue, d'amaigrissement ? Et ses chances de bonheur alors qu'il va perdre quelqu'un qu'il aime et dont il est aimé ? Et qu'il va vivre une des plus sévères épreuves qui soit ?

Qu'est-ce qui pourra l'aider à garder confiance, à croire en sa vie à lui ?

Le parent malade, et l'autre parent qui va continuer à vivre, se sentent impuissants et blessés de ne pouvoir le protéger contre cette réalité-là.

Au prétexte de la protection, les enfants ont longtemps été éloignés des hôpitaux où se trouvaient soignés leurs proches. Pour des raisons hygiénistes ou affectives. Plutôt ne pas voir le parent dans son lit d'hôpital, et garder de lui « une bonne image ». Et qu'il n'aille pas attraper « la maladie de la mort ». De nos jours, ils sont plus souvent admis, voire même accueillis dans les services hospitaliers. Des attitudes plus souples qui aident parent et enfant à continuer à vivre leur relation, avec les changements qui se présentent. Et les soignants sont alors bien utiles pour faciliter ces moments.

Qu'est-ce que c'est, protéger un enfant dans ce contexte ? Il s'agirait de mettre des filtres plutôt que des boucliers. Si l'on n'occulte pas ce qui arrive, tout n'est pas non plus bon à dire, ni à voir : le tout d'un diagnostic, les altérations très pénibles du corps. Il reste une bonne marge entre l'évitement et la surexposition.

La protection de l'enfant face à ces événements de la vie, c'est une vieille histoire, de tourments et de sentiments d'injustice, une histoire qui a fait de l'Enfance une entité compacte, un temps mythique de consolation absolue, que les adultes nourrissent parfois quand ils cherchent à adoucir leurs épreuves ultérieures. C'est notre fréquentation du manque, de ce qui manque à nos vies, qui apparaît ici. La blessure intime, chevillée à la perte, de vue, de contrôle. Le roi est nu. Alors plutôt apprendre à vivre en supportant aussi la peine et en lui faisant place. Faire l'hospitalité à son chagrin, pour qu'il s'apaise et ne prenne pas toute la place. Le reconnaître déjà.

Parce que les enfants sont dans la vie, dans la nôtre qui sommes auprès d'eux, dans la leur. Ils ne vivent pas dans les limbes de la conscience. Si leurs moyens conceptuels sont encore immatures, ils témoignent quand c'est possible, quand il y a la possibilité d'en dire quelque chose au plus près de ce qu'ils vivent, de leur présence vigile au cœur des événements. De leurs pensées. De leur intériorité.

Dans le livre des changements de la tradition chinoise, le Yi Jing, il existe une expression puissamment imagée pour dire les confrontations, les épreuves : la traversée des grands fleuves. On sait bien que cette traversée n'est pas sans danger, qu'elle est mouvementée, qu'elle requiert d'y mettre tous ses moyens et de s'y engager. C'est ce qui se présente pour un enfant, avec la mort de son père ou de sa mère.

C'est un moment traumatique. Il est pour l'heure au-dessus des moyens de l'enfant. Il le submerge par son étrangeté. On pourrait même dire son étrangeté. De l'inconnu radical alors qu'autour tout semble inchangé.

-Tu as senti quoi à ce moment-là ? – J'en sais rien, dit Marina, songeuse. Elle ne ressent rien ou elle ne comprend rien à ce qu'elle ressent. C'est une expérience qui est aux marges, décalée. Un trauma. Il va falloir traverser le grand fleuve, comme le dit le Yi Jing, pour que « ça » devienne vivable, une épreuve, une épreuve de vie, qui pourra être humanisée, accompagnée, soutenue par d'autres. Traversée.

La disponibilité de figures secourables autour est déterminante. Pas facile pour l'autre parent, lui-même sous le choc, qui a tout à vivre dans le même temps, ce qui lui arrive et ce qui arrive pour son enfant. Pourtant, beaucoup de choses dépendent de lui, de son deuil à lui. Il y a des enfants qui se parentalisent, alors. Ils se taisent, ils protègent. Pas de place pour leur propre chagrin. Il faut veiller. Que le parent ne s'effondre pas, ou pas davantage. Le parent vivant les occupe entièrement. Pourvu qu'il le reste, vivant. Peur de la contamination : « si c'est arrivé une fois, comment on sait que ça va pas arriver encore ? J'ai peur pour ma mère ».

« Chaos calme » raconte l'histoire d'un homme et de sa fille, petite, après la mort de la mère. Elle le préserve quand il croit la protéger. Il arrête de travailler, l'attend tout le jour, en bas de son école, dans sa voiture. Guette la fenêtre de sa classe, au cas où elle regarderait. Ne pas lui manquer un instant. La suivre partout, l'emmener partout. Et la petite l'accompagne doucement, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'elle a des pensées et sa peine à elle, et qu'elle se soucie en plus de sa peine à lui. Qu'elle le laisse croire qu'elle a ce besoin permanent de lui alors que c'est lui qui a ce besoin d'elle. Qu'il le comprenne et lui en parle, et la voilà enfin moins seule.

« Ma mère, elle pleure chaque fois que je parle de mon père, alors je dis plus rien » dit Sophia.

Dans ce temps du trauma, il est urgent de se laisser entourer. Il vaut mieux s'y mettre à plusieurs.

Avant, durant les phases d'aggravation de la maladie, à l'hôpital, dans un service de soins palliatifs, la vie et la mort se jouxtent. L'enfant revient passer du temps avec son parent et contacte une réalité mouvante, où les contraires se côtoient. Comme dans la vie, plus que dans la vie. Pour le parent malade, des allers retours entre épuisement et désir de se relever, parler, manger. Désir à nouveau. Fatigue du désir le lendemain. C'est épuisant cette alternance disent les proches, qui se réjouissent puis s'alarment à nouveau.

C'est un temps de désillusion : un parent malade, et plus rien n'est pareil. Il voit les adultes faillibles, sous un jour nouveau peut-être. Jusque là, s'il est encore petit, le parent est une figure de protection absolue. Là, il est devenu vulnérable. C'est une blessure, pas un gouffre. De faillible, il peut redevenir fiable, aider à s'orienter dans ce qui arrive. Il faudra peut-être aider l'autre parent à restaurer sa compétence à partager avec son enfant : la présence, l'émotion ou la parole. A ne pas l'isoler. « Mais il va bien, l'école, les copains, il ne pose pas de questions, il ne se rend pas compte ». Chaos calme. Le lieu de protection est à retrouver entre eux. Dans leurs échanges, jamais dans la négation de ce qui est.

Comment dire la vérité ? Comment dire l'inquiétude ? Sans anticiper pourtant, sans saturer non plus l'enfant. Des mots comme les cailloux blancs de poucet, qui aident à s'orienter mais qui ne tuent pas.

Qui respectent l'âge et la mobilité psychique de l'enfant. Dire un peu. Puis à un autre moment encore un peu. Attendre, il en reparlera sans doute, même si pour l'heure il ne lève pas le nez de son dessin. On dessine aussi. « Des fois je pense qu'il va mourir, alors je pleure le soir. Mais je veux pas y penser » dit Mario. On n'y pense pas mais là, on y pense un peu. Ensemble. Puis on pense à autre chose.

Ce qui se présente dans la réalité interne, on ne peut le fuir toujours, où bien c'est très coûteux. C'est ensemble, avec un autre, que l'enfant peut le reconnaître et lui faire place. Combien de fois où le simple fait de s'asseoir avec l'autre parent et l'enfant, alors que celui-ci ne maîtrise pas encore le langage (« il ne comprend pas »), et de nommer avec ce parent sentiments et inquiétude, voit-on l'enfant s'arrêter et regarder intensément l'échange. Puis y réagir. Comme les pensées en attente d'être pensées dont parle W.Bion, des pensées qui attendent un penseur, il semble intégrer ce qui planait, sans forme, aux alentours de sa psyché. Et reconnaître l'émotion du parent présent. Il y a bien un effet de tristesse alors, quand ce sont des pensées sur cette réalité dure. Mais d'apaisement aussi. Il n'est plus obligé de se défendre par un mouvement perpétuel ! Et le lien avec la vie se fait aussi, la nuit, le jour, dans la psyché. La vie, la mort, dans les mots qui disent au plus près ce qui est. C'est l'apprentissage du rythme, dans les affects, dans la vie de ces moment- là, qui rend les choses supportables. Tout n'est pas dur tout le temps. C'est un mélange de légèreté et de pesanteur. De distraction et de vérité.

On ne ment pas, on essaie d'être dans le vrai, mais ça n'est pas non plus la vérité du tribunal, toute la vérité, rien que... Tout n'est pas nécessaire à dévoiler.

« Comment dire à mes enfants que je vais mourir. Leur dire adieu ? Et quand est-ce que je saurai que c'est la fin ? » demande Estelle. Alors elle les embrasse comme elle l'a toujours fait. Garde un moment pour chacun, redit des petits mots de confiance et d'amour. Il y a une forme d'inachèvement et pourtant quelque chose d'abouti dans ces échanges, qui reposent sur l'antériorité heureuse de leur relation. Il faut parfois dé-saturer les adieux. Sans les réfuter.

« Je me souviens que j'ai massé un peu ses mains, et puis on s'est fait des bisous » dit Julie.

« J'arrivais pas à venir, je voulais pas » dit Max. Il faudra faire avec ce qui a été. Et reconstruire à partir de là, aller chercher ce qui est source d'apaisement.

L'antériorité de la relation... C'est là ce qui va l'aider s'il peut s'appuyer sur une relation nourrie, aimante. Qui intègre les dissonances mineures, naturellement, les conflits, les fâcheries. Ce qu'on appelle ambivalence. S'il a pu venir voir son parent, partager encore, tant mieux. Sinon, on ira chercher avec lui ce qui a nourri la relation avant. Il faudra supporter les regrets aussi. « Des fois, je m'en veux. Je regrette. J'aurai dû faire plus attention. » dit Alex « J'en avais marre qu'il soit tout le temps malade. J'ai pensé qu'il fallait qu'il meurt, je m'en veux ». Des pensées comme celles-là, il y en aura eu. Parce qu'il était en colère aussi, contre son père, sa mère, la vie. De ces choses, il ne voulait pas. Qu'est-ce qu'il a bien pu faire, qu'est-ce qui a cloché pour que « ça » arrive. « Je sais pourquoi Maman est morte. Elle est rentrée un dimanche, et on devait pas faire de bruit, elle était fatiguée. Mais nous, on s'est disputés, très fort. Elle a eu mal à la tête, et tu vois, elle est morte deux jours après ». On ne meurt pas, on est tué. Il faut bien que quelque chose l'ait tué, pense-t-il. Des raisons, il va donc en trouver. Même si une explication rationnelle, informative et nécessaire, vient dire ce qu'il en est réellement de la maladie et de la mort, il va continuer avec son jeu d'hypothèses, de colère et de regrets. « Mais quand même, moi je crois que... » . Quand il en parle avec d'autres enfants qui ont vécu aussi la mort d'un proche, il se sent moins seul avec tout ça.

Et comment l'annoncer ?

Souvent, c'est l'autre parent, soutenu par la famille, qui va annoncer la mort. Il peut avoir besoin de soutien pour cela. Il aimerait tant qu'il existe des mots gentils pour le dire, des mots qui feraient moins mal. Il vient nous les demander. Ou bien, il secoue la tête, dit qu'il ne peut pas, il n'y arrivera pas. Alors nous parlons ensemble, et avec son enfant, en lui proposant un maillage pour sa parole de parent. De lexique tendre pour ces choses de la vie, nous n'en avons pas. Il nous faut faire confiance à la parole, une parole qui passe par notre corps et notre souffle, la tonalité involontaire de notre voix, par notre présence engagée, là entièrement avec eux. Qui ne les laisse pas seuls avec la vérité véhiculée dans les mots. Autant que nous le pourrons, nous irons chercher tout ce qui peu à peu ramène la vie dans ces mots-là. Ce qui arrive de loin, et revient les irriguer. Peut-être parle-t-on de ce qu'ils ont vécu ces derniers temps, ce qu'ils ont pensé quand ils se retrouvaient seuls. Des petits moments. Des doutes, des inquiétudes. Faire confiance à la parole, qui passe entièrement par nos corps et nos présences. Faire confiance à ce qui se passe entre nous, qui nous modifie l'un et l'autre. On redevient humain parmi les humains, et cette mort

du parent reprend une place dans cette humanité commune. Ce ne sont pas les mots qui comptent vraiment, c'est le souffle qui les fait vivre.

Aller voir le corps ?

C'est selon les familles. Le souci, c'est d'arriver à reconnaître le vrai. « Des fois, je crois que papa a inventé. Qu'elle est pas morte. Qu'elle est partie et qu'elle va revenir » dit Lisa. « Je comprends pas où elle est partie ». Il faut un adulte valide qui tienne la main. Et qui aide à remettre de la parole encore, sur l'étrangeté du moment. « Tu crois qu'il nous entend ? ». « C'est bizarre, je sens rien, j'arrive pas à pleurer » dit Chloé.

Nous ne pouvons rester seuls avec un cadavre. Il nous faut faire affluer les souvenirs, les échanges, les espoirs.

Nous n'avons rien que la parole, pour humaniser encore et encore. Une parole qui ne soit pas bavarder pour autant. Et des rituels, qui depuis la nuit des temps, bordent ces rivages. Ensemble, partager. Etre ensemble.

Passer du rire aux larmes, des larmes aux jeux. Relier encore et toujours la vie avec la mort.

« J'en comprends rien » dit la petite Manon, allongée sur l'herbe du jardin. Elle cherche maintenant sa mère dans les étoiles. Le ciel est bien traversé d'avions, de satellites, de météorites. Souvent constellé d'étoiles, cet été. Ou parfois nuageux, toutes les météo. Mais sa mère... On lui a dit pour adoucir la perte qu'elle était quelque part sur une étoile dans le ciel et qu'elle la regardait. Manière de dire l'absence d'ici mais toujours en veille, toujours reliée à toi. Alors elle voudrait la voir, l'apercevoir au moins. La poésie de l'image ne parvient pas à recouvrir la question sans réponse. Nous n'« en » comprenons rien, comme Manon. C'est ainsi. Il y a bien sûr tout le jeu des hypothèses, nos rêveries profondes, nos croyances, la foi peut-être. Mais de savoir, pas.

C'est peut-être dans le ciel entre nous, comme l'écrit Marie Balmary, qu'un lieu de repos existe. Un lieu de rencontre, de parole, de pensée, pour panser la blessure. Non pas l'expliquer, l'analyser, l'arraisonner. Mais la dire, avec le souffle, et reprendre la rêverie puissante de la pensée.

Raconter des histoires, regarder des images, des albums avec les enfants. Se remettre dans le flux de la pensée et de l'imaginaire. S'y reposer. « Je ne sais pas comment vivre avec sa mort » dit l'adulte qui perd son conjoint. Il y a besoin de lieux de repos, pour redevenir créateur, élargir le monde et la psyché, lui redonner du vivant et de la perspective.

Et Julia Kristeva « C'est sans fin que nous nous demandons comment il est possible que les chagrins ne conduisent pas à la mélancolie et à la mort, mais à cette étrange énigme qu'est le travail de la pensée. C'est sans fin, et c'est heureux. »

« Chaos calme », que j'ai cité plus haut, aboutit sur la reconnaissance de ce qui est. L'effondrement a déjà eu lieu (Winnicott), il reste à le vivre et à l'intégrer. Il reste à ce qu'il trouve un lieu, psychique, où s'inscrire. Alors la vie peut continuer.

Faire l'hospitalité à son chagrin. Qu'il prenne sa place, qu'il trouve son lieu. Pas toute la place.

Nous avons mis à disposition des enfants et de leurs familles, à Aix en Provence, un lieu d'accueil-atelier, où des enfants qui ont perdu un proche peuvent se retrouver, en notre présence, Geneviève Lemaignan et moi-même, deux psychologues cliniciennes. Nous animons ces ateliers du mercredi, à raison de 5 ou 6 après-midi par atelier. Il ne s'agit pas d'« y faire son deuil ». C'est curieux d'ailleurs comme à partir de la notion de travail de deuil proposée par Freud, nous en sommes arrivés à un expéditif et incontournable « faire son deuil », passé dans la langue courante sur un quasi mode opératoire. Signe des temps peut-être. Dans l'intimité de la vie, nous savons les lenteurs, les temps pour l'oubli, les reflux de la présence. L'autre parfois silencieux, absent, puis la persistance renouvelée de sa présence en nous, à des moments inattendus. Et il faut parfois du temps pour pacifier la relation avec lui, qui est passée sur cette autre scène, à l'intérieur de soi. Elle se poursuit, d'une autre manière. Il y a bien des mouvements internes. C'est une œuvre ouverte. « Nous sommes là, les uns dans les autres. Tellement d'autres en soi » (Eric Orsena, émission France inter sur « la consolation ». 2009)

Dans ces ateliers du mercredi, l'enjeu est de bien de revenir sur le trauma, de remettre du mouvement et de la parole sur ces instants mats, étranges. D'accueillir toutes les pensées, les hypothèses. « Ma mère, elle était pas morte dans son cercueil. J'ai vu qu'elle avait les yeux ouverts » dit Lou. « J'ai peur de l'oublier. Je me souviens plus de son visage, des fois. » Et de relier ces pensées, ces images, au présent de leurs vies, aux changements qui arrivent. Ils ne se réduisent pas non plus à leur deuil. Tout ce qu'ils vivent, éprouvent, ce qu'ils peuvent rencontrer comme difficultés sur le chemin de leur vie, ne se rattachent pas forcément à ce deuil. C'est un lieu pour parler en bricolant, manière de conversation entre eux et avec nous, facilité par leur appétence à se saisir de nos propositions, à leur soulagement de trouver un lieu de repos, et de communauté. « On n'est pas tout seuls à vivre ça » nous écrit ensuite Lila.

Parce que on ne sait pas toujours comment vivre avec la mort de ceux qu'on a aimé, qu'on voudrait bien continuer à les aimer, et que la vie insiste par ailleurs, même si « des fois, j'aimerais aller le retrouver ». Un lieu pour entendre passer les pensées, les regarder, les commenter quelque fois. Ne pas s'en effrayer. Les enfants jouent, bricolent, s'agitent, écoutent. Sont ensemble. Les lieux géographiques figurent aussi parfois des lieux psychiques. Nous avons le sentiment que cette jolie salle de la bibliothèque municipale, où passent et repassent d'autres enfants, venus emprunter ou regarder des livres, est aussi un lieu d'inscription dans la réalité en

même temps que de repos par rapport à cette réalité. Un effondrement a bien eu lieu. On peut le reconnaître, et s'en parler, et parler d'autre chose. Penser, rêver.

Plutôt la vie, écrivait Breton. La grande vie, la traversée des grands fleuves, avec ses dangers, ses grands mouvements. La vie vraie.

Et si c'était ça, l'alternative au bonheur sans faille, inentamé ? Si quand « ça » arrive, la consolation puissante, c'était qu'on peut s'éprouver vivant, vrai, avec ses pensées et son intérieur, avec sa vie à soi, son style et sa manière d'être ?

Françoise Héritier a écrit un petit livre en forme d'inventaire à la Prévert, « Le sel de la vie ». Elle y égrène les mille et un moments de sa vie bien à elle, mais nous invite par l'exemple à en faire tout autant, à recontacter ces mille et un moments qui font nos vies précieuses, de par l'intimité qu'on a avec. Car ce qui fait la vie précieuse, en plus d'aimer et d'être aimé, d'être relié aux autres, c'est aussi l'intimité qu'on a avec sa joie, avec sa peine, avec soi. Chaque vie à nulle autre pareille.

Il nous semble utile d'inviter les enfants à retrouver ou à construire ce lien entre eux et avec eux même.

« La première maison », écrit Aaron Appelfeld, dont les parents sont morts dans les camps, « la première maison, c'est le père et c'est la mère. Ils se tiennent sur le seuil. »

La proximité affective, la sécurité affective. Sur le seuil, entre intérieur et extérieur. Le lieu de la séparation et tout autant des retrouvailles. Le lieu d'un « entre nous ».

Et encore, ce vers de R. Tagore : « Sur le rivage des mondes sans fin, des enfants jouent ». Ils jouent, dit Winnicott, pour que leur monde interne résiste sous la poussée du monde externe. C'est pourquoi, quand quelqu'un est mort, nous jouons ensemble, avec les enfants, à penser et à rêver.

Sources bibliographiques :

A.Appelfeld « Le garçon qui voulait dormir » ed.de l'Olivier 2011 , « Histoire d'une vie » ed ; de l'Olivier 2004

W.Bion « Aux sources de l'expérience », PUF1979 « Séminaires italiens », ed. In Press 2005

Marie Balmary « le moine et le psychanalyste », Albin Michel 2005

Yi Jing, le livre des transformations. C. J.-D. Javary P. Faure. Albin Michel 2003

J . Kristeva (sources sur internet)

Françoise Héritier « Le sel de la vie », Odile Jacob 2012

E. Orsena Emission sur France inter, « la consolation » août 2010

Rabindranath Tagore « L'esquif d'or », ed. Galliamrd 1997

S. Véronési « Chaos calme », ed. Grasset

D.W. Winnicott “La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques”, ed. Gallimard 2001

E . Zarifian « le gout de vivre, retrouver la parole perdue”, ed. Odile Jacob 2005

-« L'enfant confronté à la mort d'un parent » 2013

ed. ERES coll. 1001 et + Ouvrage dirigé par Patrick Ben Soussan (participation M.Destandau

-« Envolée » Corinne Dreyfuss

ed. Frimousse 2012

- « comme avant » Pili Mandelbaum

1990 ed. l'école des loisirs

- « ce changement là » Ph. Dumas

L'école des loisirs 1990

-« jamais je ne t'oublierai » L.Devos et P. Cornuel

Grasset jeunesse 1990